

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band: - (1962)
Heft: 1418

Artikel: Les Français n'ont pas encore découvert la Suisse
Autor: Nourissier, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-693807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES FRANÇAIS N'ONT PAS ENCORE DECOUVERT LA SUISSE

Par
FRANÇOIS NOURISSIER

La Suisse, apparemment, n'existe que pour satisfaire deux passions: 1° le tourisme, 2° le plaisir de juger. Voici plus de cent cinquante ans que les voyageurs éprouvent une furieuse démanaison de donner sur elle leur opinion: Voltaire, Goethe, Byron, Shelley, Musset, Hugo, Stendhal, ont ainsi purgé leur cœur. Dans cette littérature il y avait de la bile avec le miel. "Dire du mal de la Suisse est un passe-temps européen", a remarqué un Belge avec un peu d'envie. C'est en tout cas un passe-temps français.

Que reprochent les Français aux Suisses? Pour me résumer en peu de mots, je dirai: d'être lents, lourds, hôteliers, propres, polis, neutres et riches... Ouf! On le voit, cette tête ne sera pas facile à sauver.

Le Suisse en soi n'existe pas

Les français, parisiens selon la lettre ou selon l'esprit, reprochent aux Suisses romands, par exemple, leur lenteur (d'accent, d'humour et d'humeur). Mais, les Zurichois reprochent à ces-mêmes Vaudois ou Genevois leur incorrigible légèreté... Ce qui prouve qu'on est toujours le Français de quelqu'un. Jugement désabusé qui devrait ouvrir les yeux sur cette vérité: le Suisse-en-soi n'existe pas. Genève et Lausanne se jalouent, mais elles ont également peur des Suisses allemands. Fribourg est ultra-catholique, mais Genève est la "Mecque" calviniste. Le Tessin de couleur si italienne, est plus helvétique que Guillaume Tell. Zürich et Bâle, que tout oriente vers la culture germanique, furent pendant la guerre farouchement antinazies, et Genève est volontiers sévère pour ces Français hirsutes qui la visitent en masse, la font en partie vivre et tentent sa vertu par de trop proches tables de roulette ou de petits chevaux... Bref, parler du Suisse n'est guère qu'une commodité de langage.

La sévérité des Français s'explique: les Suisses romands leur ressemblent trop, et les Suisses alémaniques ressemblent trop aux Allemands. Ce sont là d'excellentes conditions, chez nous, pour fabriquer des juges féroces...

Cinq millions de justes

L'origine de tout, la petite blessure qui s'envenime, c'est que tout étranger, à peine la frontière franchie, se sent en Suisse vaguement coupable de quelque chose. De quoi? D'avoir jeté un papier par terre, cueilli une fleur dans une platebande, souri de l'armée suisse, imité l'accent vaudois, été impressionné par un douanier à visage de conscience? Un Allemand lui-même, ici, paraît indocile, un Américain désorganisé, un Anglais sans civisme. La Confédération, au contraire, c'est la "Légion des Justes". Cinq millions de "Justes". Un peu terrorisé, l'étranger se revanche en devenant moqueur. Il passe dix jours à klaxonner de Montreux à Interlaken, d'Ascona à Saint-Moritz, de Lausanne à Crans-sur-Sierre, et son opinion est faite: des vaches, des banques, des hôtels. Point de salut dans son esprit pour les mangeurs de chocolat au lait.

Quand un Français énonce devant moi ces fortes vérités sociologiques, je pense à ces Américains dont l'opinion sur la France s'est bâtie, en deux semaines, du bateau-mouche à la place du Tertre et de "Son et Lumière" de Chambord aux coûteux rochers d'Eden-Roc...

Fiers de leur montagne

Mais prenons ce taureau par les cornes.

La lourdeur? J'aime que les Suisses, précisément soient restés enracinés dans leur sol. Chaque citoyen français a un grand-père à la queue des vaches, mais-il en a ridiculement honte. En Suisse, au contraire, chacun est proche et fier de la ferme, du chalet, de l'alpage. Point de faubourgs autour des villes suisses: elles se sont posées sur la Campagne. On y saute de la pierre à l'herbe sans purgatoire banlieusard. La lenteur suisse est paysanne et montagnarde. Même au cœur de Lausanne ou de Zürich la neige et le vent ont leur importance. Les hommes n'y ont pas perdu le goût ni l'habitude d'interroger le ciel.

L'hôtellerie? La Suisse est le seul pays d'Europe où un homme un peu délicat puisse se reposer sans aucune fausse honte. On le sert? Qui, et mieux qu'ailleurs. Mais ici on le sert "fièrement", parce que le servir est un métier difficile, honorable. Le "garçon" français bougonne, le "cameriere" italien en fait trop, le "herr ober" allemand pas assez. Le serveur suisse fait exactement ce qu'on espère. Ni plus ni moins. Cette parfaite mesure est le secret du repos en Suisse. Cet accueil, d'ailleurs, n'est pas discret ni complaisant. "La Suisse, écrit Dominique Fabre, est hôtelière, plutôt qu'hospitalière." Et c'est un compliment. Elle ne s'offre pas au premier venu.

Un million et demi de touristes par an, mais pas de retape: cela s'appelle bien la fierté.

La propreté, la politesse? Ceux qui aiment le papier gras sur le gazon et les boutiquiers arrogants jetteront la pierre à ces champions du géranium, à ces recordmen du "s'il vous plaît" et du "service" murmurés à chaque petit geste de la vie quotidienne.

La neutralité? Je laisse à qui prérère la guerre à la paix le plaisir de s'en moquer. Cette dignité — qui nous intimide parfois — des vigneron vaudois, des forestiers de l'Appenzell, des ouvriers de la Dixence ne serait-ce pas l'orgueil d'être depuis très longtemps des hommes libres? Souvent, sur les chemins suisses, je pense à cela: ces paysans qui me regardent passer et me saluent avec un rien de distance, depuis combien de temps n'ont-ils pas connu le soldat envahisseur, l'insolence d'un œil vainqueur posé sur leur épouse ou leur fille?

Naguère les Suisses se sont battus. Ils ont défait les Impériaux, les Bourguignons, parfois les français... Ils se sont aussi battus pour nous, moyennant salaire, en bons ouvriers de la guerre. Ils ont même longtemps gardé nos rois... Ils ont finalement gagné la plus difficile bataille: la paix. En elle, ils ont conservé leurs maisons et embelli leurs villes, construit de prodigieux chemins de fer et installé le téléphone automatique dans les refuges de haute montagne. Sont-ce là des vertus de fillettes? Ah! éternels guerriers français, vieux coqs usés aux victoires et aux défaites, apprenez donc ici à préférer les maisons aux ruines, la tolérance à la haine!

Une beauté de Maçons

Enfin, à ceux qui reprocheraient à la Suisse je ne sais quel matérialisme, et de manquer un peu d'âme, d'esprit créateur, je jetterai en vrac la peinture (Klee, Giacometti, Hans Erni), les livres (Ramuz, Cendrars, Cingria), l'audace (Julliard), la musique (Honegger), l'architecture (Le Corbusier), le cinéma (Michel Simon, Jean-Luc Godard)

... Et pour hier Rousseau, Constant, Germaine de Staël, Jacob Burckhardt, Amiel... Et je les enverrai en voyage découvrir la vraie beauté suisse, qui n'est pas championne de ceci ou de cela (la plus belle cathédrale, le céléberrime rétable, etc.), mais qui est posée partout, sur les fontaines des places, au fronton des maisons, dans l'harmonie des villes. La beauté suisse n'est pas fastueuse: elle a préféré les villages aux châteaux, les maisons bourgeoises aux folies patriciennes. C'est une beauté quotidienne, l'anti-Versailles, une beauté de maçons et d'artisans: celle qui appartient à tous.

La Suisse, c'est le centre et le plus haut lieu d'une idée encore vague que nous appellerons modestement l'Europe. Entre la Furka et l'Oberalp sur ce toit d'où coulent à la fois des eaux vers la Camargue, l'Escaut et la mer Noire, un Européen se sent au cœur de lui-même, au cœur de ce mystère qui fait de lui un irrémédiable étranger à New York comme à Moscou. Ce n'est pas facile de se sentir européen. Trop de luttes ont déchiré la famille. Les Suisses, qui ont mis 500 ans à en finir avec ces batailles absurdes, peuvent nous faire la leçon. Les Grisons ne sont pas une espèce d'Autriche plus sauvage, l'Oberland bernois une Bavière plus humanisée, le Valais une Savoie plus âpre, ce sont les provinces d'un petit pays qui tend un miroir à l'Europe et lui propose une recette, un exemple.

Boire la bière en chantant

Voyageurs, délaïssez un peu les palaces de Montreux et de Davos et regardez la vraie Suisse. Regardez Morat, Guarda, Sion, Saint-Ursanne, Soglio, les hautes vallées grisonnes et valaisannes. Cherchez les auberges à truites et les routes non empierrées. Relisez Ramuz. Lisez Jouve, ce Français qui a parlé mieux que quiconque de la Bella Tola et du Bergell. Et quand vous aurez appris à aimer les Suisses, conseillez-leur comme je le fais ici d'être très prudents. De ne pas devenir trop "modernes". De ne pas préférer le béton au sapin, les meubles pseudo-scan-

dinaves à leurs intérieurs de chalets, la confection à leurs modes paysannes. Dites-leur de ne pas croire à ces gadgets géants, à ces joujoux pour adultes que sont les distributeurs automatiques de n'importe quoi et les bars néonisés qui tuent les vieilles "wein-stube". Je ne condamne pas la Suisse à l'archaïsme, au folklore; je la supplie de rester ce qu'elle est: terrienne, un peu rude, démocrate et sans complexes. J'ai vu souvent des garçons du pays venir boire leur bière en chantant au bar d'un palace d'Engadine: c'est ainsi qu'une société doit vivre. J'ai connu une jeune fille vaudoise qui s'appliquait scrupuleusement à parler aussi bien l'allemand de Heidelberg que l'italien de Florence ou le français de Paris: c'est ainsi que les cultures survivent. Plus simplement, j'ai rencontré des paysans qui se détournent d'un kilomètre pour me montrer le chemin: c'est ainsi que les hommes apprennent à n'être pas des loups pour l'homme.

(Reprinted from "Paris Match".)

FIRST ASCENT OF THE JUNGFRAU 150 YEARS AGO

The first known document in which the name "Jungfrau" was used for the third highest of the Bernese Alps — with its view south-eastwards into the Valais and across the great Aletsch Glacier, the largest stream of ice in the entire Alpine region — is one dating from 1577 in Thomas Schoepf's introduction to his topographic map of the Canton of Berne. Completely untouched by traces of humanity, the Jungfrau — starting in the era of Albrecht von Haller, when the beauty of the Alpine world began to gain public recognition — gradually became a symbol of the very Alps themselves. In the field of art, the Minor Masters glorified the Jungfrau in their coloured engravings; the Romanticists paid tribute to the mountain; and the greatest painter of Switzerland's past, Ferdinand Hodler, painted it in three different lighting effects: in midsummer brilliance, surrounded by wisps of fog, and at night. For several decades, a picture of the Jungfrau, with its cross made by shadows, stood as a symbol of the Swiss Confederation on the letter-head of the Swiss Federal Council. There is no evidence that the Jungfrau was ever climbed until the summer of 1811. Now we are commemorating the 150th anniversary of the first ascent of the Jungfrau, made by two brothers, Rudolf and Hieronymus Meyer, from Aarau, who reached the summit via the Rottalsattel in August 1811 and later wrote a detailed account of their alpinistic exploit.

(SNT0.)

RED TAPE AROUND A CAR

According to a report in the "Basler Nachrichten" (information from London) a businessman from Basle bought a car while on holiday in England. On condition that the car would be exported within a year, the buyer was let off purchase tax. After the owner had driven over 6,000 miles all over England the car was completely destroyed in an accident and the owner returned to Switzerland without it.

But that was not the end of the story. The tax authorities now claimed over £200 purchase tax on the grounds that the car had not been taken out of the country within the year as stipulated on purchase. An employee of the motor firm which had effected the sale had the brain-wave of loading the wrecked car on a boat bound for Montreal. Outside the three-mile limit the wreckage was heaved overboard. With that act the condition made by the tax collectors was honoured and the matter closed.

Nouvelle Société Helvétique

(LONDON GROUP)

25th October 1962

8 p.m.

CONCERT

at Swiss Hostel for Girls, 9 Belsize Grove, N.W.3,

by the celebrated Swiss Violinist

ANNE-MARIE GRUNDER

of Lausanne

accompanied by Prof. Constantin Regamey

(piano)

Beethoven - Debussy - Prokofieff - J. F. Zbinden

Admission free